

L'extrême lucidité

par Denyse Therrien

Qui ne connaît pas la chanson de Barbara, *À mourir pour mourir*, dans laquelle elle professe vouloir mourir dans «l'âge tendre», qu'on ne la voie pas se faner? Si l'on peut prendre la mort avec une telle légèreté, une telle vanité aussi, se l'approprier à son heure, refuser la décrépitude physique et mentale, pourquoi le très beau film de Jacques Leduc, *l'Âge de braise*, en rebute-t-il plusieurs sous prétexte que Caroline (Annie Girardot), le personnage principal, se laisse mourir sans autre raison, semble-t-il, que de s'être vue morte en rêve?

Leduc a en effet eu le culot — ou le courage — de nous montrer une femme fanée mais encore désirable et aimable pour certains, une citoyenne que le gouvernement canadien s'apprête à honorer pour son action humanitaire passée, une mère qui a deux belles filles adultes plutôt épanouies et une grande amie... Une femme comblée en somme, qui n'a aucune raison valable de vouloir quitter ce bas monde. Du moins est-ce ainsi qu'elle nous apparaît dans un premier temps.

Un cauchemar dans lequel elle était morte réveille de vieilles peurs et Caroline décide de faire place nette. Sans que l'on sache vraiment sur combien de jours ou de semaines s'étale ce qui ressemble à une cérémonie sacrificielle, on la voit faire l'inventaire de ses biens pour ne garder que l'essentiel: une camisole ayant appartenu à l'homme qu'elle a vraiment aimé, un coquillage et quelques lettres. D'abord, elle brûle ses livres, jette ses bijoux, donne ses meubles et ses bibelots. Après les avoir déplacés à quelques reprises, elle détruit ses photos et son journal, pour se retrouver dans un appartement entièrement vide. Elle mange à peine et avec peine, parle peu et, surtout, refuse d'expliquer, de justifier son geste, ce qui mortifie son ami Hermas (Michel Ghorayed) et exaspère Béatrice (Sheila Rose) avec qui elle a tant travaillé.

Le réalisateur nous offre une série de regards sur Caroline. Le premier — le plus tendre et le moins critique —, c'est celui d'Hermas qui désespère de la voir vivre seule depuis 25 ans, alors qu'il en est tellement amoureux. Cet

amour tenace impatiente un peu cette femme qui ne se fait plus d'illusion sur l'amour: «À nos âges, on parle de tendresse, de réconfort, d'amitié. C'est bien loin de l'amour, tout ça.» Il en faut plus pour désarmer ce romantique, qui continue à créer des objets pour sa belle dans son atelier de soudure, veille sur elle et la respecte suffisamment pour ne pas l'empêcher d'aller au bout de sa décision.

Pendant qu'elle fait place nette, Caroline revoit sur vidéo une émission que la télévision lui a consacrée au moment où elle allait être décorée de l'Ordre du Canada. Alors qu'elle s'apprête à recevoir la plus haute distinction au pays, Leduc déshabille moralement son personnage, couche par couche, dans un habile jeu avec le temps: tournage de certaines séquences de l'émission, soirée de la remise des prix où elle retrouve une ancienne «amie» du temps de l'Afrique, etc.

Cette émission nous présente une Caroline déjà un peu moins extraordinaire. Rachel (Domini Blythe), l'aînée de ses filles qui dirige un lucratif commerce de produits de beauté aux États-Unis, nous révèle une mère absente, qu'elle a peu connue et qu'elle ne connaît toujours pas. Une femme qui a quitté mari et enfant sans crier gare, pour aller servir en Afrique, pour être «utile». Éprise de justice, Caroline est aussi, pour elle, une sorte d'aventurière, toujours «à la frontière de quelque chose». En conclusion, «someone very special». On notera le passage très ingénieux du français à l'anglais pour exprimer le difficile rapport émotif entre la fille et la mère.

Ce portrait, somme toute assez distant, est contrebalancé par celui de Myriam (Mireille Métellus), la cadette, qui parle de sa mère avec un grand respect, amoureuse pour la vie de Mangala (un révolutionnaire dont elle pleure la disparition depuis 25 ans), une femme d'une extrême fragilité, «un cœur infiniment grand et, en même temps, très souffrant».

l'Âge de braise deviendra de plus en plus cruel à mesure que Caroline se dépouillera de tout. Au début du film, dans une scène d'une grande violence psychologique, elle dresse un bilan pas très reluisant de sa vie: «Quand j'aurais voulu apprendre la musique... être une mère exemplaire... servir davantage... faire de mal à personne...» On ne sait pas jusqu'où elle irait, si Hermas ne l'interrompait pas dans cette entreprise d'autocritique, où elle «bat» des objets métalliques.

Toutefois, la grande révélation nous est faite dans la confrontation entre Caroline et Maureen Wilson (France Castel). Très longue et très pénible, elle serait insupportable si elle nous était présentée d'un bout à l'autre mais le